

Chevauchée fantastique des spéléos en Armagnac...



U DÉBUT de l'année, les habitants de La Romieu, dans le Gers, virent arriver dans les bois une équipe de plusieurs hommes étrangement costumés, aux fronts bardés de lampes, et qui, sans crier gare, comme des lapins talonnés par les chiens, disparurent sous terre.

On apprit bientôt, par les journaux, qu'il s'agissait de spéléologues et que ceux-ci, par les puits naturels qui parsèment la forêt de La Romieu, tentaient de percer le secret de la caverne souterraine des Broustés.

En vérité, c'est la veille de Noël 1957 que fut découverte cette vaste salle aux issues et aux prolongements demeurent mystérieux.

Car la caverne du bois des Broustés conserva longtemps son secret. Et c'est en essayant de découvrir l'issue favorable qu'une nouvelle équipe, dirigée de Lectoure par MM. Brossard, professeur de sciences au collège, et Barbé, photographe, prenait pied dans un autre réseau souterrain. Après huit mois d'exploration, ces hommes reculèrent toujours plus loin les limites de l'inconnu et, après avoir bouclé le premier kilomètre de cheminement souterrain, purent annoncer triomphalement que ce réseau, situé sous le territoire de Gazaupouy, près de la ferme du « Sinai », était d'une extrême importance (1). De l'avis des spécialistes, c'est même le plus important du vaste territoire compris entre la Garonne et les Pyrénées.

Une histoire de femmes-poissons a tout déclenché

C'EST après leur échec de la caverne du bois des Broustés que les spéléos se rabattirent sur une source abondante jaillissant à la base d'une falaise toute proche, où les anciens affirmaient avoir aperçu des femmes-poissons (en patois : « las Atretos ») venir se réchauffer au soleil, puis disparaître sous la falaise au moindre bruit, en poussant des sifflements.

Le naturaliste de l'équipe espérait peut-être capturer une de ces femmes phénomènes afin d'enrichir ses collections en alcool ! A moins que le géologue n'ait tout simplement supposé que la source de la falaise cachait une galerie souterraine...

Toujours est-il qu'un dimanche de février, les spéléos du Gers rejoignaient trois membres du groupe : MM. Cambours, de Nérac ; Saint-Mezard, de Mamontjoie, et Talenton, de Francescas, qui, depuis plusieurs semaines, occupaient leurs loisirs à creuser une profonde tranchée destinée à abaisser le niveau de la source. Leurs efforts furent couronnés de succès, car, sous la voûte qui se dessinait peu à peu à mesure que baissaient les eaux, de puissants claquemets se répercutaient sous l'imposante falaise. Ces claquemets, signes annonciateurs de la présence d'une galerie, signifiaient que des siphons se désamoraient, ouvrant le passage à cette « route sur l'inconnu » que nos spéléos se préparaient à emprunter.

Au terme d'une journée harassante, et alors que la nuit tombait, l'orifice béant ouvert au flanc de la falaise tenta la curiosité de ces hommes. Le premier, Cambours se décida à pousser une première reconnaissance. Les mains nues et la lampe de tête solidement fixée au casque, le spéléo devint félin et, rampant dans l'eau et la boue gluante, disparut par l'ouverture mystérieuse. Formant le cercle autour de la source bruisante dont leur compagnon tentait de remonter le cours, les membres de l'équipe fumaient cigarette sur cigarette, pour vaincre une inquiétude tenue secrète, et prêts à plonger dans le gouffre au moindre appel. Derrière eux, sur la crête sombre des coteaux de Gascogne, le soleil n'était plus qu'un serpent rouge couché sur l'horizon.

Combien de temps dura cette attente ? Personne ne peut le dire, et les visages des spéléos s'éclairèrent quand, brusquement, dans un violent clapotis d'eau boueuse, ils virent apparaître le courageux Cambours, dont les lèvres sèches se hâtèrent de lancer le fameux tonique des spéléologues : « Ça continue ! »

Transi et dégoulinant, Cambours expliqua qu'il avait rampé dans l'eau pendant environ 60 mètres, dans une galerie basse abondamment concrétionnée, sans rencontrer d'obstacle sérieux, ce qui autorisait tous les espoirs.

Ce soir-là, les spéléos repartirent avec une douce chaleur au cœur, enveloppant le plus merveilleux des secrets : ils avaient LEUR galerie !

(1) Nous nous plaisons à signaler que, grâce à la compréhension très amicale des propriétaires des terrains, MM. Bascollie, Bonuel, Lantrolongue et d'autres encore, les recherches purent être menées à bien.

On embauche des hommes-grenouilles

LE DIMANCHE suivant, l'équipe se retrouvait avec des forces neuves au pied de la falaise d'où s'échappaient le ruisseau et son gazouillis printanier. Tour à tour, on vit disparaître, à plat ventre dans le trou : Cambours, le tout jeune P. Talenton, le moins jeune G. Couturier, et Léo Barbé, le photographe de l'expédition.

Tant bien que mal, les hommes se frayèrent un passage entre les éboulis, épousant le relief du sol de leurs corps audacieux. A une centaine de mètres de l'entrée, un obstacle sérieux les arrêta : l'eau devenait plus profonde et la voûte s'abaissait anormalement. Cambours explora méticuleusement la galerie et revint, la mine basse : « Le seul moyen, dit-il, c'est de plonger ! »

Instinctivement, les regards convergèrent sur Léo Barbé, l'homme-grenouille de l'équipe. Celui-ci pensa avec juste raison qu'il lui serait difficile de se « mouiller » davantage, au double sens du terme, et, avançant pas à pas, il s'immergea jusqu'au cou, éclairé par les faisceaux des lampes de ses compagnons. Barbé auscultait des pieds et des mains le passage en partie noyé, et, l'examen lui paraissant satisfaisant (dans la mesure où un tel passage est susceptible de procurer des satisfactions), il se dépouilla de son matériel et, flanqué de ses lampes étanches, disparut dans l'eau noire.

Aux pieds des spéléos silencieux, seules de grosses bulles tristes venaient crever à la surface de l'eau, comme des reproches...

Heureusement, la plongée dans la galerie inconnue n'excédait pas les possibilités d'un chasseur sous-marin entraîné, et la plus belle des récompenses attendait l'audacieux de l'autre côté.

La galerie reprenait, en effet, avec des dimensions plus confortables, et son plafond féérique était tapissé de stalactites de toutes tailles d'une éblouissante luminosité. Par une rapide reconnaissance d'une cinquantaine de mètres, Barbé s'assura que la galerie continuait, toujours aussi richement décorée. Puis, rassuré et déjà triomphant, le spéléologue amphibie plongea à nouveau sous la voûte noire. Le visage ruisselant d'eau, Barbé prit pied devant ses compagnons souriants et se contenta de hurler à pleins poumons : « Ça continue, les gars ! »

Des tonnes d'eau en suspens !

PLUSIEURS DIMANCHES furent employés à aménager ce premier tronçon de galerie. Après de longs travaux, pénibles mais indispensables, l'équipe au complet traversa le mauvais passage et s'ouvrit un chemin au milieu d'un véritable champ de stalactites qui, tombant de la voûte comme des cierges monstrueux, scellaient la galerie aussi solidement que des barreaux de prison.

A peine 200 mètres étaient-ils franchis qu'un véritable barrage naturel coupait la route des spéléos. Il s'agissait d'une sorte de digue verticale que les spécialistes appellent « gour ». Celui-ci atteignait presque la voûte et l'on devinait non sans quelque appréhension les tonnes d'eau qui, derrière le barrage, exerçaient une pesée continue. Ignorant le cubage de la masse d'eau retenue par le « gour », Cambours et Barbé obligèrent les jeunes de l'équipe à se replier, et, demeurés seuls, s'attaquèrent au barrage. Accroupis dans l'eau froide et se relayant, les spéléos sapèrent la base du « gour » au piochon et au burin. Lentement, tandis que la sueur et les filets d'eau glacée se mêlaient fraternellement sur le visage des deux hommes, la brèche s'élargit de plus en plus. Quand ils perçurent le premier craquement, Cambours et Barbé s'écartèrent.

Un second craquement suivit, plus violent, repris par un troisième qui précéda d'un quart de seconde l'éboulement du « gour », libérant des tonnes d'eau impétueuse. Copieusement douchés, les deux compagnons subirent sans broncher cet assaut prévisible. Puis ils essayèrent de poser le pied de l'autre côté du « gour » balayé par les eaux. Mais une argile gluante s'était déposée au fond du bassin, sur une telle épaisseur que la reptation était obligatoire et ne permettait qu'une reconnaissance limitée sur ce papier attrape-mouches d'un nouveau genre.

Par ailleurs, l'eau des cavernes n'étant pas des plus chaudes à la mi-mars, les deux explorateurs du sous-sol regagnèrent l'entrée de la galerie. Quand leurs compagnons, gagnés par une impatience grandissante, les virent reparaitre, gluants d'argile, transis, épuisés, ils durent les déséquiper et les sécher.

Entre les lèvres bleuies de Barbé et Cambours, deux mois, très simples dans leur espérance, les deux mots miraculeux, s'étaient pourtant glissés : « Ça continue ! »

« Chevauchée fantastique » dans la boue

L'EXPÉDITION du dimanche 30 mars allait être marquée d'un caillou blanc dans les annales du groupe. Une première équipe, composée de M. Brossard, de son fils Pierre et de G. Couturier, aidée par le jeune Tomasic, devait dresser un plan directeur, à la boussole, des 200 premiers mètres, et aménager la galerie aux endroits les plus périlleux.

L'équipe de pointe, avec P. Talenton, J. Brossard, M. Cambours et L. Barbé, avait pour tâche de pousser l'avance au maximum dans la journée. Le programme fut appliqué avec une extrême rigueur, et l'équipe n° 1 dressa un plan précis des lieux, tandis que l'équipe n° 2 débouchait, à environ 250 mètres de l'entrée, dans un grand réseau fossile que le ruisseau coupait à maintes reprises.

Devant l'importance de leur découverte, les hommes de pointe, fort satisfaits d'abandonner pour un temps la reptation et la marche à quatre pattes, foncèrent résolument dans la vaste galerie, s'arrêtant à peine pour admirer au passage les orgues lumineuses des stalactites éclatantes de blancheur, pressés de savoir enfin si « ça continuait ».

L'un des spéléos repéra alors une cheminée dont l'escalade fut aussitôt entreprise. L'obstacle pointait à 8 mètres au-dessus du ruisseau. L'orifice était obstrué par une masse de terre et de roche au sein de laquelle des débris de brique romaine à rebord témoignaient d'une très ancienne communication avec l'extérieur. La progression reprit, ralentie de temps à autre par quelques « laminoirs » où les spéléos, suant à grosses gouttes, se faufilaient en se tortillant comme des vers de vase, dont ils avaient d'ailleurs la teinte terreuse.

Près de 300 mètres de grandes galeries furent ainsi reconnus, à une allure telle que cette opération fut baptisée « Chevauchée fantastique ».

Après l'exploration sans suite de la cheminée de 8 mètres, les hommes de pointe découvrirent une petite caverne qu'ils appelèrent par la suite la « salle du Champignon », en raison de la présence en son milieu d'une curieuse stalagmite en forme de cep.

A la sortie d'un laminoir gluant de vase, l'équipe descendit un « toboggan » à forte pente glisseuse qui aboutissait dans le

ruisseau souterrain. Plusieurs membres de l'équipe effectuèrent d'ailleurs la descente du toboggan avec une incontestable maestria et se retrouvèrent dans le courant, assis comme au creux d'un fauteuil, tandis que les rires de leurs compagnons éclataient sous la voûte.

Un peu plus loin, la « galerie des Poteries » fut baptisée incontinent, en raison de la présence sur les berges de nombreux débris de terre cuite, et en particulier des fameuses tuiles romaines « à rebord ». Quant aux ossements d'animaux de toutes sortes, ils abondaient tout au long du ruisseau.

Une salle souterraine unique dans la région

POURTANT, la voûte s'abaissait progressivement, et les hommes de pointe, pliant de plus en plus l'échine, pensèrent qu'ils atteignaient la fin de leur expédition.

Soudain, alors que rien ne laissait prévoir une telle découverte, ils pénétrèrent dans une étonnante salle ovoïde où la voûte, parfaitement horizontale, se développait comme un plafond à environ 4 mètres au-dessus du ruisseau.

L'espoir renaissait, et les cris d'appel de Paul Talenton, le benjamin, laissaient prévoir que les spéléos venaient d'entrer dans un domaine demeuré jusqu'alors inaccessible à l'homme.

Se faufilant comme une couleuvre, Paul Talenton, juché au sommet d'un énorme éboulis, invitait ses compagnons à pénétrer dans une salle dont les dimensions inhabituelles coupèrent littéralement le souffle à l'ardente petite équipe.

Le ruisseau se glissait entre les blocs, à plus de 15 mètres sous la voûte, qui, là encore, demeurait strictement horizontale, comme le plafond d'une salle des fêtes. Les lampes et les torches projetaient de grandes ombres claires sur les murailles humides, et, devant les spéléos sidérés, défilaient de monstrueux blocs blanchâtres, pareils à des camions de dix tonnes. Au plus creux de la salle, les hommes découvrirent un énorme bloc de couleur noire, inhabituel en ce lieu où tous les éboulis en marne blanche éclaboussaient les yeux dans la nuit. Avec une stupeur intraduisible, les hommes de pointe durent convenir que le bloc noir était constitué par une épaisseur de plus de 2 mètres de guano ! Combien de milliers d'années a-t-il fallu à des chauves-souris accrochées à la rotonde pour accumuler une telle épaisseur d'excréments ?

Après une exploration méthodique et prudente de la salle parsemée de blocs en équilibre instable, le lit du ruisseau fut retrouvé grâce à un bruit de cascade. En s'insinuant sous les éboulis, les spéléos réempruntèrent la galerie, mais, à quelques mètres de la grande salle, un nouveau « gour », splendide et de dimensions peu communes, bloquait définitivement la progression de l'équipe de pointe. En effet, le niveau de l'eau montait jusqu'à plus de 1 m. 50 et siphonnait la galerie. L'obstacle était trop sérieux pour être attaqué ce jour-là, ou plutôt ce soir-là. Lorsque les spéléos regagnèrent l'entrée de la galerie, la nuit était en effet tombée depuis fort longtemps et l'équipe n° 1 se chauffait paisiblement autour du traditionnel feu de bois mort.

Pour la première fois, à cause de ce maudit « gour » aux respectables dimensions, personne n'avait pu lâcher le : « Ça continue ! ».

Toute la semaine, les membres de l'équipe de pointe construisirent leur plan d'attaque, et, le dimanche suivant, alors que l'aurore répandait encore ses brèves rouges sur la campagne endormie, les spéléos s'engouffraient dans la galerie de la falaise et, après un long cheminement, retrouvaient le « gour » pareil à un rempart glacé bâti devant le domaine du mystère.

Ce « gour » était trop beau pour être massacré, et, afin de désamorcer le siphon, les spéléos résolurent de percer l'obstacle à sa base afin que les générations futures de spéléologues pussent admirer ce chef-d'œuvre construit par Dame Nature.

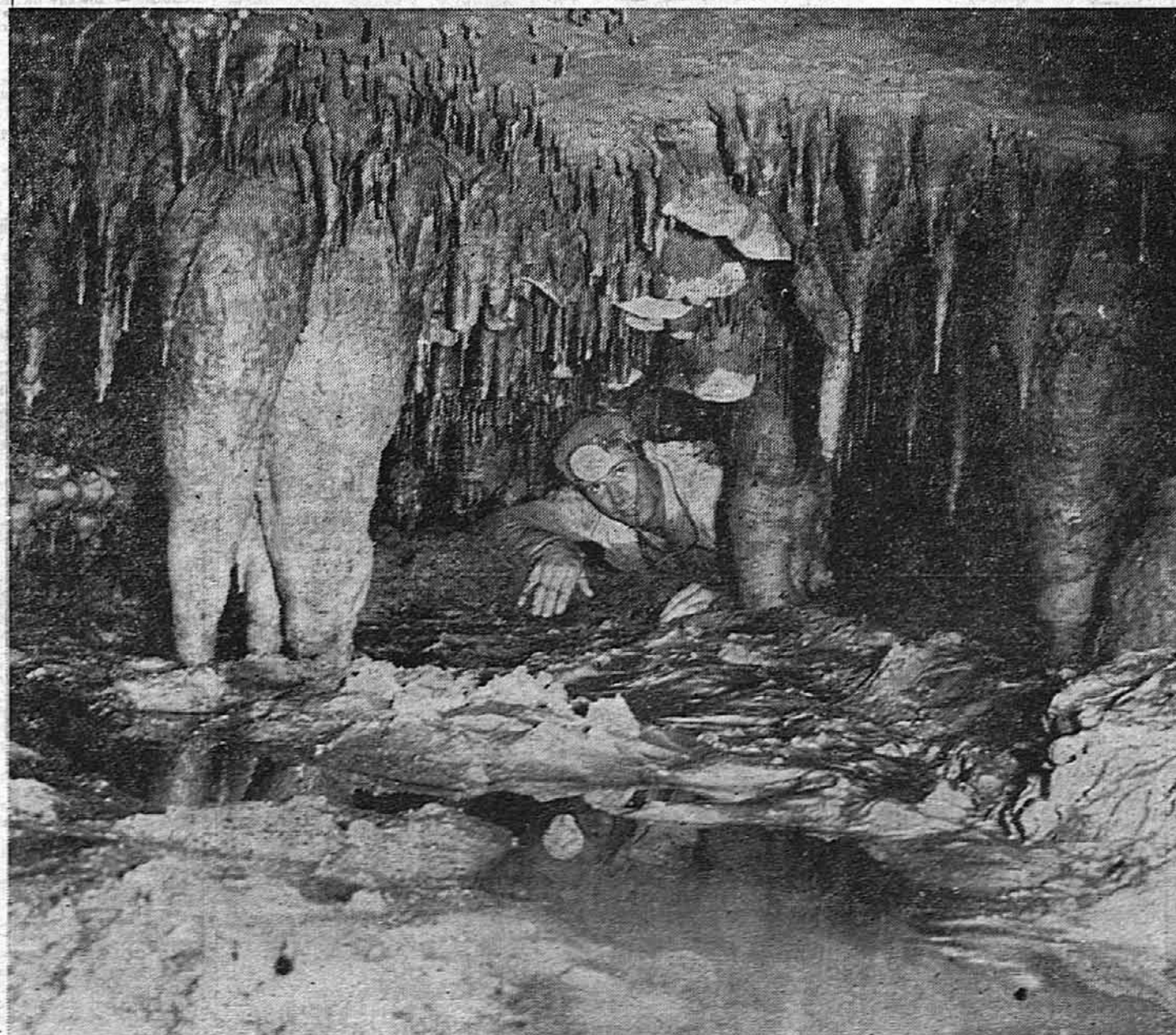
Pendant que l'attaque du « gour » se poursuivait, l'équipe n° 1 effectuait le levé de plan de la galerie, tandis que le géologue dressait la coupe de la grande salle. Le naturaliste pêchait le plancton dans sa bassine et, armé de son inséparable aspirateur à bouche, capturait sur les parois les minuscules représentants de la faune cavernicole.

La recherche des vestiges archéologiques permit de récupérer quelques silex taillés, notamment une belle lame, et des fragments de poteries grises dont il est difficile de dire sans l'opinion d'un spécialiste si elles appartiennent à la protohistoire ou datent seulement du haut Moyen Âge.

(Suite page suivante.)

RÉCIT RECUEILLI PAR ROGER BRUGE — PHOTO DE LÉO BARBÉ

Le « métier » de spéléo n'est pas de tout repos ! Ainsi, quand Cambours, à la recherche de la galerie principale où coulait le fameux ruisseau, eut pénétré dans le labyrinthe, il dut serpenter pendant des heures la tête menacée par d'énormes blocs de glace et le... ventre dans un véritable tridacaire !



...mais les sirènes n'étaient pas au rendez-vous